Document generated on 07/18/2025 6:40 a.m.

Journal des traducteurs
Translators' Journal

Les postulats implicites et le traducteur

Félix de Grand'Combe

Volume 2, Number 1, 1er Trimestre 1957

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1057171ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1057171ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (print)
2562-2994 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Grand'Combe, F. (1957). Les postulats implicites et le traducteur. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, *2*(1), 22–23. https://doi.org/10.7202/1057171ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1957

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES POSTULATS IMPLICITES ET LE TRADUCTEUR

Félix de GRAND'COMBE, Londres.

Une traduction littéralement parfaite peut néanmoins être inintelligible pour le lecteur en raison de la présence dans le texte original de postulats implicites. Que faut-il entendre par là? Il s'agit de notions immanentes, sous-entendues, qui sont instantanément comprises par les seuls compatriotes de l'auteur à qui elles sont familières et qui, pour les étrangers, demeurent obscures, parfois insoupçonnées.

Elles ont généralement trait à des contes d'enfant appris dans la jeunesse, à des allusions littéraires tirées de livres populaires, à des coutumes sociales ou religieuses, à des habitudes de pensée, à des personnages, voire à des anecdotes essentiellement propres au pays de l'écrivain.

Donnons-en quelques exemples. Il me souvient qu'un jour, à Lake Success, Sir Alexander Cadogan déclara qu'un délégué soviétique, M. Manuilsky, s'était vanté d'avoir rapporté *three bags full of proofs*. Preuves spécieuses, bien entendu. Je ne sais si le chiffre de *three* était exact mais l'expression était fort heureuse parce qu'elle suggérait une analogie entre les propos de M. Manuilsky et un conte de nourrice [1]. Elle ne l'était pas moins en raison de l'allusion implicite à *Black sheep* qui, au figuré, signifie ''brebis galeuse''. Rien de tout cela n'échappa aux Anglais et à ceux qui savaient parfaitement leur langue. Dans la traduction littérale, par contre, cette saillie perdait complètement son relief. Le traducteur avait, à mon avis, le droit de compléter le texte, de le corriger si l'on veut, en substituant un équivalent à l'original. Il pouvait peut-être rendre *three bags full* par ''son sac à malices'' ou ''sa valise peu diplomatique'' ou toute autre expression plus ingénieuse qui ne me vient pas à l'esprit.

Les postulats implicites les plus fréquents dans la littérature anglaise sont sans doute les citations de la Bible, si aisément reconnaissables pour les lecteurs anglais qu'elles ne sont pas mises entre guillemets. Les lecteurs français, en grande majorité catholiques et qui n'ont pas lu la Bible, n'ont que peu de chances de pouvoir les identifier. Aussi le traducteur ferait-il sagement de restituer les guillemets ou d'ajouter ''comme dit l'Ecriture''.

Dans un roman de W. Somerset Maugham, l'auteur parle d'un vieux cabotin qui, lorsqu'on lui fait des compliments, se prend pour Kean. La traductrice a laissé *Kean* en français, mais parmi les lecteurs de cette

[1] Baa, baa, Black sheep, have you any wool ?
Yes sir, yes sir, three bags full.

langue qui connaîtra Kean ? Ne valait-il pas mieux substituer le nom d'un autre acteur connu en France, *Talma* par exemple ?

Un article de revue qui fut donné à traduire contenait l'expression *like the curate's egg*. Cette allusion à une anecdote rebattue est immédiatement saisie par tous les Britanniques mais pour les lecteurs français, dont aucun n'ignore que les pasteurs protestants sont vivipares, la traduction littérale n'offre absolument aucun sens. Ici, il convenait, à mon sens, d'ajouter une note explicative : je ne vois aucun autre moyen de s'en tirer.

Certains auteurs anglo-saxons se font un malin plaisir de donner à leurs ouvrages des titres exprimant des postulats implicites. Il y aurait mauvaise grâce et beaucoup d'invraisemblance à supposer que leur dessein est de tendre un traquenard aux traducteurs ; ils cherchent bien plutôt à stimuler l'activité intellectuelle du lecteur et à lui procurer la satisfaction de deviner une énigme, fût-elle enfantine. En voici quelques exemples.

Le titre du roman *The Applecart* a été traduit par "La Charette de pommes", traduction défectueuse en tout état de cause, car c'est "à" et non "de" qui convient (*a work basket*) c'est une corbeille *à* ouvrage, non une corbeille d'ouvrage) et d'autre part parfaitement inintelligible. Le mot *applecart* est une allusion à la locution familière : *to upset the applecart*, qu'il évoque automatiquement à l'esprit des Anglais. Cette expression signifie, en français également familier, "chambarder les projets de quelqu'un", "bousculer le pot de fleurs". Théoriquement, il faudrait donc dire *Le pot de fleurs*. Malheureusement ce mot n'évoque pas du tout la locution dans laquelle il figure et cette traduction ne signifierait rien non plus. Alors ? Il faut que le traducteur, dans la peau duquel nous avons la chance de ne pas être, s'évertue à trouver un titre qui synthétise le sujet. Cette méthode présente d'ailleurs l'inconvénient de ne pas permettre d'identifier l'ouvrage en rappelant le titre anglais.

Le traducteur du livre de Steinbeck *Of Mice and Men* a rendu ce titre par *Des souris et des hommes*. Un vrai rébus. L'original constitue une allusion au proverbe écossais : *The best laid schemes of mice and men aft gang agley*. "Les combinaisons les mieux échafaudées souvent s'écroulent"... Que pouvait-on dire ? Peut-être "Château de cartes" ?

M. Michel Le Houbie, je crois, a publié sous le titre de "Elles ne disent jamais quand", une traduction de *They Never Say When* de Peter Cheyney. N'ayant jamais lu ce docte ouvrage, je ne puis savoir exactement ce que l'auteur à voulu dire, mais je subodore qu'il faisait allusion à la locution : *Say when*, qu'on utilise quand on verse à boire à un ami. Dans ce cas, le titre signifierait : "Elles ne disent jamais : Arrêtez, ça suffit."

Il ne semble d'ailleurs pas indispensable qu'un titre contienne un postulat implicite pour faire trébucher le traducteur incompétent. *Murder in the Cathedral* a été traduit par "Meutre dans la cathédrale" (en français on dirait plutôt 'à' que 'dans'), mais le sens de *murder* est "assassinat", non point "meurtre". Cela compte pour l'exactitude, sinon pour la victime.

Enfin, il y a quelque temps paraissait un film anglais intitulé *Britannia Mews*. La Libre Belgique en donna un compte rendu où ce titre était ingénieusement traduit — je m'en voudrais de le cacher à mes lecteurs — par "La Grande-Bretagne miaule" *(a catty one...)*.